



La communication d'inconscient à inconscient

Daniel Bougnoux



Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition électronique

URL : [http://
communicationorganisation.revues.org/2004](http://communicationorganisation.revues.org/2004)
DOI : 10.4000/
communicationorganisation.2004
ISSN : 1775-3546

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1997
ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Daniel Bougnoux, « La communication d'inconscient à inconscient », *Communication et organisation* [En ligne], 12 | 1997, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : [http://
communicationorganisation.revues.org/2004](http://communicationorganisation.revues.org/2004) ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.2004

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Presses universitaires de Bordeaux

La communication d'inconscient à inconscient

Daniel Bougnoux

- 1 Plusieurs thèmes s'entrecroisent sous l'intitulé de votre colloque, autour desquels je tourne moi-même depuis que je me consacre aux études de communication et qui, en effet, sont parfois difficiles à faire entendre. Dans l'espace exigü de cette conférence, je vais tenter de relier très brièvement quelques points de repère, ou quelques concepts, susceptibles de rendre moins évanescents les phénomènes que nous discutons ici.

En deçà de l'ordre symbolique

- 2 Repartons de l'archi-concept qui domine nos études, celui de représentation : ce terme désigne une disposition psychique qui correspond à un luxe, ou à une donnée tardive de notre conscience. La représentation en effet semble soutenue ou bornée par des données plus immédiates, auxquelles nous accordons spontanément une moindre attention, mais qui n'en constitue pas moins le cortège sensoriel, affectif et moteur de tout sujet : songeons en particulier, dans l'ordre sémiotique, à la couche indicielle. *L'indice*, que je définirai comme l'enfance du signe (ce que nous partageons avec les animaux), ou comme le signe-qui-attache (au phénomène qu'il désigne), atteste toujours de la présence réelle (présente, passée ou à venir) de celui-ci. L'indice fonctionne hors code, même s'il peut être repris par lui, et en deçà de la coupure sémiotique : Peirce le définit comme « a fragment torn away from the object », sur le registre par conséquent de l'empreinte, de l'échantillon ou de la métonymie en général.
- 3 Le fonctionnement indiciel intéresse donc un certain *direct* dans l'acheminement de nos messages. Or dans la mêlée du direct en général, nous semblons enclins à participer plutôt qu'à symboliser, à réagir émotionnellement plus qu'à connaître. Cette catégorie du direct recoupe, dans l'ordre sémiotique et médio logique en général, ce qui dans un message donné ne se diffère pas : soit l'énonciation, mais aussi l'affect, et en général ce qui se vit au présent de la relation. Dans la célèbre distinction du contenu et de la relation

par laquelle Watzlawick *et al.* ouvrent *Une logique de la communication*, cette dernière n'est pas susceptible de différence (avec un a, comme l'écrit Derrida). Et parce que la relation constitue le cadre ou le fond de nos contenus d'information, contenus sur lesquels les récepteurs focalisent leur attention, elle peut être perçue sur le mode subconscient de l'empreinte.

La communication contre l'information

- 4 Communiquer, à la différence d'informer, peut se conjuguer à l'intransitif. Mais si ce verbe se passe de complément d'objet, il se passe aussi de sujet : entre nous, dira un couple, « ça communique bien » – ou plus du tout. Dans le fou-rire, les larmes, la contagion des affects, dans l'hypnose ou la transe..., un processus sans objet ni sujet semble court-circuiter les termes (les agents) de la relation. Si communiquer c'est mettre ou avoir en commun, si l'on participe à une communication plutôt qu'on ne l'agit ou l'instrumente du dehors, je verrai volontiers dans l'hypnose le comble de cette communication (qui peut aller jusqu'à la communion) : une communication tend vers l'hypnose quand son aspect *contenu* ou représentationnel se vidant jusqu'au minimum, l'aspect relationnel tend à constituer la totalité de l'expérience vécue. Songeons par exemple au *charme* amoureux, ou au charisme d'un orateur capable d'emporter l'adhésion quelle que soit la valeur intrinsèque de ses phrases.
- 5 Proposer comme je le fais d'approfondir la distinction de l'information et de la communication, au lieu de les confondre ou de les articuler mollement, devrait donc permettre une approche moins intellectualiste (ou « par le haut ») de nos phénomènes : un grand nombre de nos communications se passent de contenu, et expriment d'abord l'exigence vitale d'être ensemble, reliés ou organisés au sein d'un monde de la vie qui précède, et excède, toute représentation ou activité théorique de sujets visant une quelconque scène. L'information apparaît ici encore comme un luxe, et comme une émergence ou une formation secondaire, tandis que la communication désigne l'exigence primaire de tout organisme vivant : vivre, c'est d'abord être relié, et se mouvoir dans un certain *milieu* (que nos médias ne font que prolonger).

Pour introduire le processus primaire

- 6 Les distinctions de la relation et du contenu, de la communication et de l'information, de l'énonciation et de l'énoncé, du direct et du différé, nous conduisent à un autre couple terminologique, utile pour penser ce qui nous occupe ici : celui du montrer et du dire, forgé par Wittgenstein et très utilisé en pragmatique. Il recoupe celui de l'inarticulé et de l'articulé, donc la distinction des processus primaire *versus* secondaire chez Freud. Une communication primaire tend au magma, ou à une continuité d'influences ou de correspondances entre les corps ; elle ignore, ou a du mal à tracer, les articulations du sujet et de l'objet, du tien et du mien, de l'espace et du temps, les marqueurs logiques, la négation, en bref tout ce qui émerge ou ne se consolide vraiment qu'avec l'ordre symbolique du langage selon Peirce. L'ordre primaire est massif, dans les communications de masse comme dans la *Massenpsychologie* freudienne.

L'induction hypnotique

- 7 Or il se trouve que ce *désir de masse* cadre assez bien avec ce que les hypnotistes pratiquent sous le terme d'induction. À quoi tend cette phase préparatoire ? Non à faire verser le sujet dans le sommeil, mais dans une veille paradoxale qui correspond à un entre-deux sensoriel : à une mise en phase, ou sous tension communicative, des corps en présence. L'induction invite le sujet à régresser (ce verbe n'a rien de négatif) vers un état de moindre distinction, primaire ou inconscient si l'on tient à ces termes freudiens, où lui-même n'existe pas sur le mode de l'individu discontinu ou séparé, maître de ses représentations, mais où il participe à ce que Bateson appelait un orchestre. Il est difficile d'ailleurs de préciser ou de ponctuer lequel, dans cet orchestre, conduit l'autre ; et les enregistrements vidéo des séances de Milton Erickson nous montrent que le thérapeute, pour mieux nourrir la relation, entrait lui-même en transe. Le visionnage de ces bandes révèle un co-pilotage très fin et vigilant de l'entre-deux relationnel, et atteste de l'évidente bonté d'Erickson, au rebours de toute recherche de maîtrise ou de sujétion (traditionnellement associée à la pratique de la suggestion). Il ne s'agit pas de faire effraction dans le monde de l'autre, mais d'instaurer temporairement un monde véritablement commun, commun au point que les perceptions sensori-motrices, l'humeur et les volontés y soient partagées, ou simultanément éprouvées. Pour atteindre ce degré d'hyper-réceptivité où toute l'attention converge sur les indices de la relation, l'hypnotiste invite le sujet à débrancher momentanément ses représentations afférentes, et à blanchir le monde environnant. Mais pourquoi le sujet acquiesce-t-il aussi docilement aux injonctions de cette phase dite d'induction ? Pour être couronnée de succès, et rencontrer ses « points d'hypnose », l'induction doit réveiller, et encourager, une tendance ou une disposition profonde chez l'autre.
- 8 Ne considérons que la suggestion de la lourdeur : « Votre corps pèse de plus en plus lourd... Vos paupières se ferment... » Cette invitation à rejoindre la masse où cohabitent les contraires (dehors/dedans, moi/autrui, veille/sommeil) restaure en nous une confusion primaire, oblitère fortement le principe d'identité et ses principaux corrélats (séparation, réalité), renforce la relation et favorise le délestage d'une conscience sur une autre. Pourquoi lui obéir ? Parce que cette invitation à épouser la lourdeur, ou à accompagner la gravité, n'a rien que de très naturel : ne correspond-elle pas pour chacun à un moindre effort, ou au relâchement de ses tensions ? La voix elle-même descendante et de plus en plus grave de l'hypnotiste fait ce qu'elle demande, elle précède, mime et orchestre le phénomène suggéré. Il semble de même que si nos affects sont contagieux, c'est qu'ils correspondent en passant de l'un à l'autre à une moindre dépense, ou organisation. Un fou-rire par exemple ne se refuse pas, et se communique de façon optimum, dans la mesure où il remplace brutalement le langage articulé, le raisonnement et toute forme secondaire d'argumentation, au profit d'un court-circuit primaire. Nous appellerons primaire, et du même coup occasion d'une induction parfois irrésistible, toute invitation à une régression psychique qui dispense d'un effort ou d'une articulation secondaire. Ou, pour le dire autrement : rien n'est plus facile à communiquer qu'un moment ou un état d'entropie.

L'hypothèse mimétique

- 9 Si nous nous intéressons dans le cadre de nos études à tout ce qui précède ou excède les jeux de la représentation, n'allons surtout pas parler *d'autre scène* : quelle erreur commettent les freudiens quand ils désignent par ce terme les phénomènes pulsionnels, inconscients, oniriques ou primaires ! La communication de même ne se donne pas forcément ni d'abord en spectacle (n'en déplaise à Debord) ; la sémiotique de l'indice implique une forme de contact, et parfois de tact ; de même, le paradigme batesonien de l'orchestre, et la proximité entre l'écoute et l'obéissance, attestée par le sens du verbe grec *upakouein*, devraient nous mettre en garde contre les métaphores trop théoriques ou secondaires de la vue, si l'on veut comprendre comment s'organise une communauté.
- 10 Un mot pointe chez Freud, mais aussi dans l'œuvre de René Girard, et dans les observations ethnographiques des trances dites primitives, le cœur de notre phénomène : *l'identification*. Nous avons vu que l'hypnotisé ne s'oppose pas, mais qu'il effondre délibérément certaines barrières entre son moi et l'autre. De même l'influence circule entre les sujets de façon rampante, et l'on chercherait bien vainement à éradiquer cette « aliénation » : d'abord parce que nul ne peut vivre sans influence, et qu'il en est d'excellentes ; ensuite parce que ce phénomène n'est pas comme tel décidable, ni ne se présente avec des bords nets. Comment savoir dans quelle mesure je ne me trouve pas, actuellement, « sous influence » ? Existe-t-il un site d'observation à partir duquel moi-même, ou un expérimentateur extérieur, seraient capables d'en décider ? La beauté du film *Zelig*, l'un des chefs d'œuvre de Woody Allen, est de nous faire réfléchir par les moyens eux-mêmes mimétiques du cinéma à cet emportement identificatoire, à ce tourbillon d'une mimesis à l'origine, sans commencement ni fin assignables. Or cette moindre séparation entre individus rappelle l'oblitération de la coupure sémiotique entre le signe et son référent dans le régime indiciel : penser l'en-deçà de la représentation dans nos communications, c'est examiner tour à tour l'indice, la mimesis, l'hypnose, l'identification, le processus primaire ou la *Massenpsychologie*. Et l'induction selon Milton Erickson ou François Roustang se trouve au carrefour de ces phénomènes, elle les concentre ou les dénuce expérimentalement.
- 11 En définissant l'inconscient comme « le discours de l'Autre », Lacan nous invite à y voir une non-présence radicale à soi-même. Mais pourquoi faut-il attribuer à cet inconscient l'articulation secondaire du discours ? Cela revient à penser les processus inconscients ou primaires comme le décalque prudent des processus secondaires ; on se borne ainsi à loger dans *Yinfra* ce que montre déjà la superstructure psychique, sans que cette approche *top/down* par changements d'échelle fasse avancer l'explication. L'incrustation d'une *autre scène* semble particulièrement inadéquate pour rendre compte de cet ordre primaire, s'il est vrai que la scène, dans son concept même, est ce qui s'oppose et s'articule dans la distance ou la coupure d'une représentation.
- 12 Dans le champ de l'anthropologie d'autre part, et contre les modèles défendus par Lévi-Strauss, il serait intéressant de revisiter quelques phénomènes touchant aux trafics d'identité(s) et aux cures chamanistiques, non pas en faisant appel au paradigme d'une linguistique saussurienne, mais en examinant mieux les formes transitionnelles (Winnicott) et moins différenciatrices de la transe. S'il est vrai que l'on peut guérir par la transe, on rapportera cette catharsis moins à une « efficacité symbolique », comme le voulut Lévi-Strauss dans *Anthropologie structurale*, qu'à une « efficacité mimétique »

(étudiée notamment par Mikkel Borch-Jacobsen), dont les fondements demeurent presque entièrement à penser, tant ils échappent à notre culture ou raison ethno-logocentriste, qui privilégie en tous domaines la prise de conscience, donc de parole, et l'accès à la représentation.

- 13 À cet égard, l'œuvre de René Girard pourrait apporter un paradigme de choix et une alternative intéressante au lacanisme et au structuralisme dominants. En inscrivant au cœur de la plupart de nos désirs une relation d'identification à un médiateur plus ou moins caché, Girard nous rappelle que nos relations aux objets sont d'abord des relations pragmatiques ou intersubjectives entre des sujets de désir ; et il montre combien cette intersubjectivité, grosse d'une guerre de conquête ou de reconquête identitaire, peut s'avérer ravageante. Car l'identité n'est nulle part une donnée, mais toujours une construction provisoire et labile, s'il est vrai (comme l'a vu également Pascal) que les hommes se comparent, et qu'une bonne part de nos aspirations les plus « naturelles » sont fondées sur cette comparaison envieuse, qui engendre bonheurs et malheurs. En mettant l'emportement mimétique au cœur de son anthropologie, Girard a superposé, et rendu justiciables du même type d'explication, les mécanismes de l'induction et de la séduction. Il a du même coup frayé ou exploré l'autre voie de la libido selon Freud : celle qui porte sur les relations d'être, et pas seulement d'avoir, et dont la pathologie débouche sur la psychose, et non sur la simple névrose.

Le rendez-vous dans la crypte

- 14 Je mentionnerai une autre référence susceptible d'éclairer notre champ de recherches, le détour par la *crypte* théorisée par Nicolas Abraham et Marie Torok. Nous savons en effet que certaines de nos communications les plus performantes doivent leur excellence à la moindre définition, articulation ou symbolisation de leurs objets (très peu « objectifs »).
- 15 Abraham et Torok rappellent que l'évolution et la construction de tout sujet passent par l'intégration de ses expériences ou de ses représentations à l'ensemble de sa personnalité, qui s'enrichit ainsi par des métabolisations successives ; il arrive cependant que certaines expériences (traumatiques) échappent à cette chaîne de construction, et qu'elles restent en souffrance de symbolisation (d'assimilation psychique). Elles se trouvent incorporées, et demeurent actives, mais elles agissent le sujet à son insu, à partir d'une vacuole psychique comparable à un caisson séparé, ou à une *crypte*. Le contenu de cette crypte a tendance à rester stable, contrairement aux représentations assimilées, qui sont plastiques et souvent retravaillées ; il se transmet tel quel, en cascasant le long des générations, ou en s'échappant et en se propageant latéralement sur le mode de l'identification. Bien loin d'être soustraite à l'échange, la crypte se laisse au contraire reconnaître, et mettre en commun, en deçà de toute verbalisation et sur le mode de la contagion ; elle suscite l'appartenance, ou le ralliement. Quoi de plus séduisant que de partager des secrets, ou d'habiter la même crypte ? D'agir en commun son contenu, faute de le symboliser ? L'interdiction de comprendre, quand elle frappe certaines familles, les membres d'une secte ou d'un grand parti politique (songeons au Parti communiste lors du stalinisme), peut s'avérer comme le plus solide ciment du lien affectif ou social.
- 16 Cette hypothèse de la crypte a d'intéressantes conséquences esthétiques et sociales. « On écrit pour fixer des secrets », note à plusieurs reprises Aragon dans des textes tardifs. Non pour les élucider, ni les expliquer mais peut-être, par ceux-ci, pour rallier, et mieux séduire. La détention d'un secret entraîne chez le sujet une certaine forme de clivage,

mais celui-ci peut rendre une personnalité irrésistible ; il attire tous ceux qui souffrent identiquement de porter un secret (ou un trauma) non métabolisé. J'aimerais suggérer par ces remarques qu'aucune société ne peut s'agréger ni se fonder durablement sur l'échange de la connaissance, ni *a fortiori* sur la science, ni même sur des représentations partagées (les contenus de la culture), mais qu'on se soude et s'organise d'abord sur cette impossibilité symbolique, c'est-à-dire sur la mise en commun de la crypte et sur la dénégation de certains crimes enfouis. L'histoire des totalitarismes qui ont ravagé ce siècle montre en tout cas, au fondement de leur projet d'emprise totale, un pilotage de la relation du groupe par la crypte.

- 17 Chacun n'a pu devenir soi-même que sous l'influence des autres ; et l'un des paradoxes de notre condition est de ne pouvoir exister *ni dans l'autre, ni sans l'autre*. Le problème est ainsi de régler l'influence en mesurant sa distance et ses rythmes. Il devient aussi de donner droit de cité dans nos études à ce *cortège primaire* du sujet, à la fois sensoriel, affectif et moteur. Notre interdiscipline demeurera lacunaire, et peu convaincante, si nous ne nous attaquons pas à l'intelligence de ce lien qui travaille les communautés chaudes. Ce ne sont pas les représentations de la culture, ni les formes hautes de la vie symbolique et sociale, qui font tenir ensemble les hommes ; et jamais les pactes fragiles du contrat imaginé par la philosophie des Lumières, ou passés dans la *Gesellschaft*, ne rendront compte des liens plus organiques, et irréfutables, de la *Gemeinschaft*. De même jamais l'inconscient, l'affect, le processus primaire, l'identification et tous les phénomènes de la *Massenpsychologie* ne se laisseront éclairer, ni n'obéiront, aux émergences d'une philosophie égo-logo-centrique de la représentation.
- 18 Le phénomène hypnotique ou de l'influence est beaucoup plus répandu qu'on n'est spontanément (secondairement) porté à le croire, et il manifeste l'énigme du lien intersubjectif ; pourtant, nous persistons à penser toujours depuis le sommet de la pile (psychologique, sociale, sémiotique). Si nous ne voulons pas en rester à une communication moyenne, restreinte ou réduite aux acquêts, il serait temps de plonger dans ce qui constitue, pour le meilleur et pour le pire, l'envers et l'enfer de nos communications ordinaires.

BIBLIOGRAPHIE

BOUGNOUX Daniel, Sous la direction de, *Sciences de l'information et de la communication*, Larousse 1993, collection « Textes essentiels » : chapitre IV, « À quoi rêvent les masses ? », notamment les textes de Jean-Sylvain Bailly, « Rapport secret sur le mesmérisme, ou magnétisme animal », de Sigmund Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », de François Roustang, « La veille du corps », et de Mikkel Borch-Jacobsen, « L'efficacité mimétique ».

BOUGNOUX Daniel, Sous la direction de, Colloque de Cerisy : *La Suggestion (hypnose, influence, transe)*, « Les Empêcheurs de penser en rond » Synthelabo, 1991.

TISSERON Serge, Sur l'hypothèse de la crypte : « Le mythe de la représentation », dans *Travail médiologique* numéro 1 (Association Ad Rem, juillet 1996, numéro notamment consacré à une discussion des thèses de Dan Sperber, *La Contagion des idées*).

AUTEUR

DANIEL BOUGNOUX

Université Grenoble 3 Institut de la Communication et des Médias